NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

69 N° 6 1947

Le sermon, du point de vue de l'auditeur

SILENS

p. 563 - 580

https://www.nrt.be/fr/articles/le-sermon-du-point-de-vue-de-l-auditeur-2859

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LE SERMON, DU POINT DE VUE DE L'AUDITEUR

Ayant un jour complimenté mon curé après un sermon réussi, j'eus la maladresse d'ajouter : « On voit bien, mon cher Monsieur le Curé, que vous êtes de l'Église enseignante ». Et à ma grande stupeur je l'entendis me répondre qu'il n'en était pas plus que moi. Il paraît qu'en dehors de Nosseigneurs les évêques, tous, curés et laïcs, nous faisons partie de l'Eglise enseignée.

A part moi j'ai toujours pensé que ce vocabulaire était bizarre. Sans doute un peu archaïque. Il doit, j'imagine, remonter à l'époque où les évêques prêchaient beaucoup et étaient presque seuls à prêcher. Mais je ne veux pas discuter. J'accepte ce paradoxe que ceux qui enseignent la doctrine au peuple fidèle, et que les missionnaires qui la prêchent aux infidèles, ne sont pas enseignants mais enseignés. Tant pis pour la grammaire, si la voix active et la voix passive semblent se brouiller.

Nous, les fidèles, les auditeurs, nous sommes d'ailleurs habitués à ces formules déconcertantes. Je sais bien, par exemple, que nos théologiens ont d'excellentes doctrines pour expliquer la différence entre les sacrements des morts et les sacrements des vivants ; mais tout de même, pour le gros public, il est un peu suffoquant d'apprendre que le baptême conféré à un bébé plein de santé est un sacrement des morts et que l'extrême-onction, donnée à un moribond, même quelques bonnes minutes après le décès « apparent » et le verdict médical, est un sacrement des vivants.

...ce sont là choses rudes
Il faut pour les comprendre avoir fait des études...

Ne connaissant de la théologie savante que ce qui en a filtré à travers l'enseignement de l'Église enseignée, je ne veux rien critiquer, mais seulement apporter mon témoignage de vieux croyant.

On m'a demandé de parler du sermon, non pas en prenant le point de vue de celui qui le débite ou l'assène, mais au contraire la position de celui qui l'écoute ou le subit. C'est sagesse et justice, car, en fin de compte, puisque c'est à nous que le sermon s'adresse, c'est nous qui avons le droit de le juger, comme le pied, même difforme, juge le soulier, et comme la cible juge les coups.

En ai-je entendu des sermons, au cours de mon existence déjà longue ! Si le Juge éternel consent à déduire de mon purgatoire toutes les heures que j'ai passées, assis silencieusement au pied d'une chaire, cela me fera une très appréciable mitigation de peine.

Pour empêcher toute méprise, je déclare aussitôt que j'ai pour l'ensemble des prédicateurs une estime profonde, teintée de beau-

coup de pitié. La prédication est, à mon sens, une sorte de tour de force, ou mieux une épreuve singulière dans laquelle on a entassé à plaisir tous les obstacles.

Car, tout d'abord, il n'est jamais fort aisé de parler en public, et moins encore devant un public muet, impassible, qu'on ne peut pas interpeller, narguer, provoquer, piquer, dont on doit deviner au jugé les réactions et qui ne donne pas même à l'orateur l'encouragement spasmodique de ses applaudissements.

Jadis, quand la masse du peuple était en grande partie illettrée, quand le vocabulaire de nos paysans ne dépassait pas douze cents mots, le spectacle d'un homme qui, pendant une heure, parlait en achevant toutes ses phrases, était impressionnant comme une belle charge de cavalerie. Je me souviens d'avoir lu dans la vie de saint François de Sales par Camus qu'après un sermon très érudit auquel il avait assisté, le bon évêque de Genève demanda à un des auditeurs, un honnête paysan, si le sermon lui avait plu. « Il a été magnifique » répondit le campagnard. — « Et tu as bien compris ce qu'on disait? » — « Moi, je n'ai rien compris du tout, absolument rien ». — « Mais alors? » — « Ah, Monseigneur, j'ai été ravi de ne rien comprendre. Cela m'a donné une si haute idée des mystères de notre sainte religion ! »

Aujourd'hui nous n'en sommes plus là. Ma vieille expérience m'a démontré qu'un prédicateur ne peut pas, sous peine de perdre irrémédiablement le contact, se permettre à la file deux phrases inintelligibles. On lui fait crédit jusqu'à la deuxième, puis on le sème. C'est aussi absolu qu'une loi physique. Si on nous propose des formules qui demandent de la réflexion, qu'on les écrive. Je n'ai jamais pu bien saisir le but de ces bons prédicateurs qui forgent dans leurs discours des chaînes de longs raisonnements. Oublient-ils qu'un seul moment de distraction de l'auditeur rompt toute la continuité ? et qu'il n'y a pas moyen, comme dans les Parlements, de demander des explications supplémentaires ni de consulter ses voisins? L'auditoire qui écoute un sermon a besoin d'être captivé sans arrêt, d'être toujours tenu en haleine. C'est, en réalité, le public le plus porté à s'évader dans la distraction ou à se réfugier dans le sommeil.

Je répète que je suis plein de pitié pour les prédicateurs. Il est toujours un peu affolant de cheminer sur une corde raide. Beaucoup de prêtres sont des timides ; pas très sûrs de leur vocabulaire ni de leur syntaxe, et très défiants de leur mémoire. J'en ai connu un qui jamais n'a osé monter en chaire sans avoir, comme il le disait, son sermon dans sa poche, écrit d'un bout à l'autre. Et un jour il a cru avoir perdu le fil de son idée. Il est resté court pendant une bonne minute. Il pensait avoir encore quelque chose d'essentiel à dire. Je le vois passant la main sous son surplis, extrayant des papiers de sa poche, les dépliant, au milieu de l'attente générale, les parcou-

rant du regard, et concluant tout simplement par un grand : Ainsi soit-il ! En fait, il avait terminé son sermon sans le savoir. Les développements ultérieurs, qu'il croyait avoir oubliés, étaient imaginaires. Il nous a expliqué tout cela, longuement, chez lui, après la messe, à la réunion de la Conférence de saint Vincent de Paul, papiers en main. Il était désolé, confus. Nous dûmes le remonter et lui affirmer que le sermon avait été très bien.

Les prédicateurs ont droit à notre compassion. Malgré les microphones dont on commence à généraliser l'emploi, l'acoustique de la plupart des églises est un défi. Et même les microphones et les hauts-parleurs sont souvent désastreux. Un mouvement de tête, un recul du corps, une exclamation lancée de trop près provoquent des oscillations sonores parfaitement désagréables. Et quand les microphones n'existent pas, le prêtre doit souvent s'égosiller sans grand profit. Il n'a pas même la ressource du verre d'eau sucrée que l'on met à la disposition des conférenciers et des orateurs parlementaires. Je n'ai connu que le P. Olivier, O.P., un Français plein de faconde, qui ne se gênait pas pour vider en chaire sa petite bouteille. Je l'entends encore, à la stupeur de tous nos Belges, déclarer, en leur montrant le flacon : « Ce n'est pas du vin, non ; c'est du cassis ! excellent pour la voix ! ». Je ne veux rien dire contre les cathédrales gothiques ; mais il me semble évident qu'elles n'ont pas été construites en vue des sermons qu'on y prononcerait. Le chœur immense, le déambulatoire, les bas-côtés, le transept, les grosses colonnes, parfois les galeries du triforium, la voûte surélevée... les échos dans tous les coins ; il faut être un stentor, à la voix bien timbrée, pour dominer ce champ de bataille sonore. Et les églises à vaste coupole ne valent pas mieux.

Parler en public, dans de pareilles conditions, est une prouesse athlétique ; et il est assez téméraire de supposer que tous les prédicateurs sont des athlètes. La vérité me force à dire que la plupart n'arrivent que très imparfaitement à se faire entendre. Leur voix ne parvient pas au fond de l'église, là où les hommes se massent autour des bénitiers ou même s'éclipsent furtivement, pendant le sermon, pour aller fumer leur cigarette, avec les chantres, sur le parvis ou dans le jardin du cimetière.

Je ne sais pas si, dans les séminaires et les noviciats, on s'occupe fort des cordes vocales et de la « soufflerie » des futurs prédicateurs. En tout cas, nous, les auditeurs, nous constatons de ce côté une grosse lacune, et nous savons par expérience ce que nous soupçonnions déjà d'ailleurs avant elle, que le zèle le plus ardent et la science la plus authentique ne remplacent jamais un bon larynx. Cette vérité élémentaire qu'un sermon doit parvenir aux oreilles avant de toucher les esprits, semble souvent ignorée, et rien n'est irritant pour l'auditeur de bonne volonté comme l'oubli de cette évidence pre-

mière. Il lui est interdit d'interpeller l'orateur, de lui demander de parler plus haut, plus distinctement ou moins vite ; et il doit subir une averse sonore qui l'ennuie sans l'instruire. Les règles essentielles de la technique oratoire sont parfois sereinement négligées : le prédicateur laisse tomber la voix à toutes les fins de phrase ; dans les passages qu'il croit spécialement émouvants, il adopte un ton de confidence et rien de ces murmures ne parvient plus à personne ; ses gestes qui n'escortent plus aucune phrase intelligible se transforment en pantomime assez ridicule ; on ne sait plus quels flots il veut fendre ni quel ennemi ses poings menacent, ni vers quel protecteur se joignent ses mains. La règle absolue c'est que l'auditeur ne fera jamais plus d'efforts pour suivre l'orateur que celui-ci ne paraît en faire pour rejoindre son auditeur. Dans un sermon, tous les mots, absolument tous, valent donc d'être entendus puisqu'ils valent d'être prononcés. Les laisser choir au hasard comme s'ils n'étaient que papier d'emballage, c'est inviter le public à ne pas s'en soucier et torpiller soi-même son bateau.

J'ai peur de paraître exigeant. Je suis prêt à plaider pour nos prédicateurs toutes les circonstances atténuantes. Par exemple, je viens de dire que tous les mots d'un sermon doivent parvenir à toutes les oreilles, mais la position même de la chaire dans beaucoup d'églises rend la chose extrêmement difficile. Le prédicateur a du monde jusque derrière lui. Et quand, au lieu de chaises, ces églises ont des bancs, les occupants des premières rangées tournent carrément le dos à l'orateur. Il doit leur lancer toute son éloquence dans la nuque, sans voir une seule fois leur figure. Et je ne parle pas des mille bruits parasites : les retardataires qui s'amènent en plein sermon et qui, avec l'insolence proverbiale des retardataires, se fraient un chemin, bousculent les gens à droite et à gauche, renversent les parapluies et s'installent à la place de leur choix ; le tintamarre de la rue et parfois même celui des éclats de voix dans la sacristie, et celui des petits enfants qui soudain se mettent à pleurer et que les mamans finissent par emporter sur leurs bras, à la hâte, pendant qu'ils redoublent leur concert. Je me souviens encore de ce pauvre prédicateur, bien lancé dans un sermon de dimanche sur la résurrection de Lazare et qui dut s'arrêter net, parce qu'une fanfare qui défilait devant l'église attaqua une marche militaire. Nous pressentions tous le désastre. A distance on entendait les tambours qui s'approchaient : ra-ta-ta ; ra-ta-ta... Grand Dieu, pensions-nous, que Lazare se dépêche, sinon cette musique l'empêchera de sortir de son tombeau... ! Le prédicateur lui-même avait conscience du péril... Les tambours battaient de plus en plus fort. La petite jeunesse de l'auditoire commençait à frétiller. Lui, comme le capitaine d'un navire en perdition, crispait ses mains sur le rebord de la chaire et continuait à parler de Marthe et Marie... Et puis, comme une explosion, juste au mo-

ment où ils débouchaient sur la place, tous les cuivres donnant à la fois... Plus rien à faire ! Ce fut le désastre, accepté stoïquement, en silence, comme une sorte d'épilogue de la lutte du sacerdoce et de l'Empire.

Et je ne parle pas des gens qui toussent avec persistance, qui se mouchent bruyamment, ou qui remuent sans cesse leur chaise : ces terribles chaises de nos églises, aussi peu faites pour s'agenouiller que pour s'asseoir.

Je suis affligé d'un grand défaut, que l'âge n'a fait hélas ! qu'accentuer. Je m'intéresse toujours davantage à ce que pensent mes voisins qu'à ce que je pense moi-même. Et lorsque j'écoute un sermon, au lieu de l'appliquer à ma propre personne, j'essaie de deviner curieusement les réactions qu'il peut provoquer chez autrui.

Cette manie m'a d'ailleurs rendu plus compatissant encore aux prédicateurs. Dès qu'ils sont montés en chaire et que le public s'est placé plus ou moins en demi-cercle, je regarde furtivement autour de moi. Quelle Babel d'auditeurs ! Tous les âges, tous les niveaux d'instruction, toutes les dispositions d'âme. Je vois là deux ou trois dévotes, qui sont restées à genoux et qui continuent à lire des prières. Elles s'assoiront plus tard quand elles auront tout récité. Il y a le groupe des enfants du catéchisme, qui se font des niches et jouent avec leurs bérets. Plus loin, j'aperçois un brave chrétien qui s'acharne sur une tache au revers de son veston. Celui-ci vient de consulter sa montre, sans doute pour chronométrer le sermon. Un groupe de religieuses, impassibles sous leur guimpe et leur voile... Qui donc a dit que faire un discours, c'est conduire un troupeau d'idées? Si ce n'était que cela, la chose serait facile. Des idées? Nous les arrangeons à notre guise, nous les poussons à notre volonté, puisque ce sont les nôtres. Faire un discours, c'est conduire un troupeau d'auditeurs, qui ont chacun une allure, une orientation, et même un point de départ très différents. Il faut d'abord rassembler toute cette cohue. Il faut faire travailler en harmonie ces mécaniques très diverses, très instables et très surprenantes que sont des têtes humaines. C'est bien plus malaisé que de commander des manœuvres d'escadre. Et les pièges sont partout. Avec ma stupide manie d'essayer de lire dans l'esprit des autres, je me rends compte, hélas ! qu'en parlant des « fidèles de Corinthe » mon prédicateur n'a réussi qu'à évoquer l'idée d'un bon pain de luxe ; et que les Colossiens, dans la pensée confuse de ses auditeurs, sont des espèces de géants. J'ai assisté jadis à un désastre, tout bonnement parce qu'en parlant — très bien d'ailleurs — des martyrs de Lyon, le prêtre avait cité le nom de leur vieil évêque : Pothin. Saint Pothin ! Il dut s'arrêter pour tancer la jeunesse que ce nouveau patron ravissait.

La composition bigarrée d'un auditoire n'est pas la seule difficulté psychologique que rencontre le prédicateur. Il y a aussi l'heu-

re même du sermon. L'éloquence sacrée, comme on dit, est la seule qui impose à un public à jeun des discours prononcés par un prédicateur à jeun, et aux moments les mieux faits pour tuer toute inspiration. Dès la première messe, le dimanche, il faut parler. Moi, je n'arrive pas même à écrire décemment une lettre dans de pareilles conditions. J'avoue, à ma honte, que, pour me donner le goût de parler ou d'écouter, il faut que j'aie au préalable avalé ma tasse de café et fumé une cigarette ; et je suis porté à croire que ce n'est pas là une infirmité exceptionnelle. Il y a même un médecin de mes amis, qui m'a déclaré que c'était tout à fait normal et qui a parlé d'hypotension cardiaque. « Annoncez, me disait-il, une conférence pour huit heures du matin ; ouvrez un cinéma à l'aurore... il ne viendra personne. Douze heures plus tard vous auriez eu la grande foule ». Et le « prédicateur de semaine » dans la paroisse doit réussir ce tour de force d'intéresser et d'émouvoir un auditoire, au saut du lit, dès la première heure de la journée. Ceux qui bâillent à son prône sont sans doute excusables ; mais ceux qui le critiquent sont bien gratuitement cruels.

Il y a plus. L'avocat qui plaide ou le substitut qui requiert ont, pour soutenir leur éloquence, les éléments d'une cause, et la perspective d'une décision. Les orateurs parlementaires discutent eux aussi des mesures très concrètes et leurs discours aboutissent à des scrutins. Le prédicateur ne dispose d'aucune de ces ressources. Il est privé de tous ces stimulants psychologiques. Sans doute, il est admirable de disserter sur des vérités éternelles, mais il est assez difficile de renouveler le sujet. Les éditeurs de Bossuet lui-même, qui ont travaillé sur ses manuscrits, ont découvert que le grand homme, tout comme un orateur ordinaire, recourait fréquemment au procédé du « tiroir » : un beau morceau détaché d'un sermon et inséré tel quel dans un autre. Je connais presque par cœur le sermon que mon curé va sortir le jour de la Pentecôte, à la grand'messe. Au besoin, je lui souffflerais ses phrases : les apôtres avant et après la descente du Saint-Esprit ; peureux avant, courageux après ; stupides avant, illuminés après ; claquemurés avant, parcourant le monde après ; silencieux avant, éloquents après... etc., etc. ; la litanie usuelle se prolongeant à perte de vue. Je ne le blâme pas, mon curé. Il ne peut pas broder sur le texte de l'Ecriture, ni bouleverser cette très ancienne histoire. C'est comme le fameux péché originel. Que de fois, au cours des sermons, m'a-t-on ramené au Paradis terrestre !

Non, je le répète, parce que j'en suis convaincu : prêcher n'est pas chose facile. Sans compter qu'aujourd'hui la prédication a de rudes concurrents. La parole écrite d'abord : le papier imprimé qui fait entrer silencieusement par l'œil ce que le sermon veut introduire laborieusement par les oreilles. Il faudra que nous en reparlions.

C'est bien plus tragique que la concurrence de la route et du rail, de l'auto et du train. Et, avec la généralisation de la radio, la présence même de l'orateur semble perdre beaucoup de sa nécessité. On ne se voit plus. On se rencontre dans l'éther.

Ce *qui est vraiment admirable c'est que malgré les difficultés du* sermon on trouve partout des prédicateurs, et que, malgré les déficits de la prédication, on trouve encore des auditeurs. Je n'ai jamais entendu dire qu'un prédicateur, pour ennuyeux qu'il fût, ait dû abandonner la partie faute de victimes.

N'étant pas orateur moi-même, n'ayant jamais risqué que de petits toasts de famille, qui ont tous été de solennels fiascos, je n'ai de conseils à donner à personne. J'en aurais plutôt à recevoir de tout le monde. Mais peut-être m'est-il permis de condenser mon expérience d'auditeur de sermons. Peut-être ne m'est-il pas interdit de crier : Aïe ! puisqu'aussi bien c'est sur moi et mes pareils que le sermon tombe. Ceux qui cherchent une satire littéraire des prédicateurs n'ont que l'embarras du choix, depuis Fray Gerundio du P. de l'Isla, jusqu'au P. Géréberne de Toine Culot, en passant par le curé de Cucugnan ou le P. Propiac d'Estaunié. Il est si facile de se moquer des curés, des médecins et des gendarmes. Je n'ai aucun goût pour ces plaisanteries. Je ne suis qu'un simple fidèle, je fais partie des « ouailles » comme le dit, dans son aimable archaïsme, le vocabulaire ecclésiastique. Qu'on me laisse me prévaloir de cette qualité moutonnière, non pour ironiser mais pour bêler doucement mon idée.

Ce qui m'a frappé trop souvent chez nos prédicateurs, c'est qu'ils n'ont pas l'air de se douter que leur auditoire est, sauf les bambins, exclusivement composé de volontaires. Personne, dans nos pays, n'est contraint d'assister à un sermon. Ni la loi civile, ni même le précepte de l'Eglise ne nous y forcent. Que de fois j'ai été gêné en constatant que le prédicateur semblait l'ignorer ! A des volontaires, on parle avec courtoisie, avec suavité, presque avec gratitude, toujours avec respect. On montre, par le ton même de la voix, que l'on apprécie leur effort. On ne met pas en doute leur bonne volonté. On ne se fâche pas contre eux, comme s'ils étaient des fournisseurs négligents ou de mauvais contribuables. On tâche de leur donner le goût et l'envie de revenir. Je crois qu'il y a moyen d'être toujours poli sans jamais être servile. Je comprends fort bien que le prêtre parle d'autorité. Il serait tout à fait indécent qu'il se transformât en flatteur obséquieux. On finirait par croire qu'on lui rend service à lui en venant l'entendre. Mais, tout de même, qu'il sache bien que son autorité, si légitime et si divine qu'elle soit, n'a d'efficacité réelle que sur ceux qui la reconnaissent. Il ne faudrait pas que la docilité même du troupeau soit un prétexte ou une occasion pour le pasteur de se montrer d'autant plus sévère qu'il peut l'être impunément. Oserai-je dire tout ce que je pense ? Pourquoi pas ? J'ai peur que

le sermon « vengeur » ne soit parfois mêlé subrepticement d'un peu de sadisme moral. L'auditoire est là, volontairement présent et obligatoirement muet. Il est toujours facile d'abuser de sa puissance sur ceux qui ne peuvent résister.

Je n'ai jamais pu supporter les prédicateurs qui terrorisent ; qui racontent des histoires horrifiantes de morts subites — sans date ni lieu évidemment —, qui les corsent de détails menaçants ; qui ouvrent l'enfer avec autant de facilité qu'une bonbonnière ; et qui croient que les conversions ne se produisent que dans l'affolement. Quand j'entends ces discours violents, je regarde autour de moi. Quoi ! ces bonnes vieilles toutes ridées, ces pères de famille laborieux, ces mamans poursuivies par le souci quotidien de l'existence, même ces jeunes gens qui sont venus à l'église au lieu de flâner dehors, tout ce peuple de volontaires au service de Dieu, c'est sur lui que déferle cet ouragan de vagues terreurs ! Malgré moi, je songe aux anciennes chambres de torture. Est-ce là le commentaire de la musique céleste de Bethléem ? Un excellent prêtre, fort spécialisé dans ce genre truculent, et auquel je présentais timidement mes objections, coupa court à mes doléances en invoquant « la vigueur apostolique » plus nécessaire aujourd'hui que jamais et en répétant le mot fameux de saint Paul, qu'il me cita en latin : *argue, obsecra, increpa* ! Je n'ai jamais su pourquoi il avait arrêté là sa citation, car je crois bien que l'apôtre ajoute : *in omni patientia et doctrina*. N'insistons pas.

Quand il s'agit du sermon, il serait fort scandaleux de déclarer qu'il doit suivre la mode et s'adapter au goût du jour. La mode est souvent un peu folle et le goût du jour est un tyran bien éphémère. Cependant, il serait tout aussi scandaleux pour un prédicateur de ne pas tenir compte des exigences légitimes de son temps et de ne pas adapter sa rhétorique à l'auditoire réel sur lequel il prétend agir. J'admets fort bien un certain archaïsme dans le vocabulaire de la prédication. Je ne comprends pas ces vandales qui veulent tout moderniser et ne réussissent qu'à tout détruire. L'archaïsme est une sorte de patine, réelle et non factice. Qu'un prédicateur parle de la triple concupiscence, cela sonne un peu vieux, mais pas plus que le « à tous présents et à venir, salut » des arrêtés royaux ; pas plus que « les clauses généralement quelconques » des actes notariés ; ou les « échet de constater » des arrêts judiciaires. Les larmes de la pénitence, les opprobres, les mouvements de l'Esprit, les révoltes de la chair, les pompes du siècle, les gémissements des pécheurs, les tribulations des justes, les feux de la géhenne, rien de cela ne me paraît devoir être échenillé. A travers ces vocables nous voyons scintiller des reflets d'Ecriture Sainte. Je laisse les rationalistes obtus se moquer de ce « patois galiléen ». Comme croyant, il ne m'a jamais choqué, pas plus que le surplis ou l'étole que le prêtre revêt avant de

parler. Mais quand il s'agit des procédés oratoires, il n'en va plus de même. Ici nous n'avons affaire, me semble-t-il, qu'à des conventions. Pourquoi faudrait-il que tout bon sermon débutât par un exorde, et une invocation ; se continuât par trois points, et se clôturât par une péroraison. J'affirme sans crainte que pour la plupart des auditeurs actuels ces sermons laborieux ne sont que d'irrésistibles narcotiques. Ne vous récriez pas! J'en appelle à votre propre expérience. Comment donc? Vous annoncez d'abord ce que vous allez dire ; vous indiquez ensuite comment vous le direz ; vous le dites enfin, et vous terminez en disant que vous l'avez dit. C'est trop, beaucoup trop. Supprimez les préambules. Ne mettez pas votre sermon en morceaux pour essayer ensuite par d'habiles transitions de lui restituer l'apparence d'un monolithe ; et surtout, mes chers, bien chers prédicateurs, ne vous souciez pas de la péroraison. C'est la queue du diable. Croyez-moi. Rien de plus pénible que l'orateur qui cherche à terminer son discours en beauté. Il ne parvient pas à atterrir. On croit qu'il va enfin se poser au sol. Pas du tout. Le voilà qui repart et dessine en l'air un nouveau cercle. Cette fois, c'est fini. Qu'il dise amen. Mais non, il lui faut une formule meilleure. Et pendant cinq ou dix minutes, on l'entend passer et repasser au-dessus des têtes, tournant en rond, et en quête d'une piste d'atterrissage. Pénible pour tout le monde.

Si je pouvais résumer ma pensée et mon expérience en une phrase je dirais que pour réussir un sermon, il faut trois conditions : avoir quelque chose à dire, la dire, et se taire aussitôt qu'on l'a dite. Commencez votre sermon non par un exorde mais par un paradoxe ou par une objection. Le sermon sur la montagne débute ainsi et il est toujours actuel. Voulez-vous un de mes souvenirs? J'ai entendu chaque année un beau sermon sur l'Immaculée Conception. « L'Eglise aujourd'hui est en fête. Elle a revêtu ses plus beaux ornements. La Sainte Vierge, belle comme le palmier de Cadès, comme le cèdre du Liban, comme la rose de Jéricho... le péché originel : Adam et Eve... le privilège unique... etc... » J'avoue que tout cela passe sur mon âme sans éveiller de réaction bien notable. Le sermon s'encadre à merveille entre deux chants, j'allais dire entre deux airs de musique. Un jour cependant j'ai eu la chance de tomber sur autre chose que ces banalités oratoires. Dès sa première phrase le prédicateur nous saisit tous, comme des poissons, dans son filet. Il ne nous parla pas de l'Eglise en fête ; ni des ornements sacerdotaux. Il avait raison : nos pompes liturgiques et notre luminaire de cierges ne peuvent faire qu'une piètre concurrence à la splendeur des étalages, à la publicité au néon, à l'éclairage des grands restaurants ou des salles de spectacles. Et au fond, ce n'est pas l'Eglise qui revêt les beaux ornements ; c'est le clergé qui les prend et les abandonne dans la sacristie. Mon prédicateur commença par un paradoxe. Il nous

demanda pourquoi nous étions là et quelle était cette fête étrange que nous entendions célébrer. « Une fête, nous dit-il ; mais vous avez dû attendre jusqu'au soir pour trouver une heure libre ! Aujourd'hui n'est pas jour férié. Et de plus c'est l'hiver. Le temps est froid, le soleil absent, la pluie tenace. Le loyer est aussi cher qu'hier. Qu'est-ce qui s'est passé d'extraordinaire ? Vous êtes venus ici, dans cette église, froide elle-même. Qui vous y a donc menés ? » Au fond la question nous intéressait tous. Nous cherchions silencieusement la réponse. Et comme s'il cherchait avec nous, le prédicateur nous fit entrevoir ce qu'était l'attraction maternelle de la Vierge invisible et présente, et la puissance de sa protection. Puis brusquement, sans aucune périphrase, il conclut : « Un enfant est toujours chez lui quand il est chez sa mère ». Et ce fut tout. Pourquoi n'ai-je jamais oublié ce sermon de 8 heures du soir dans une modeste paroisse urbaine ? Sans doute parce qu'il était vrai, simple, direct comme la personne dont il nous parlait.

Mes contemporains aiment de moins en moins la grandiloquence. Un jour un prêtre de mes amis me conseilla de nourrir ma piété en lisant les Conférences de Notre-Dame de Lacordaire. Je mentirais si je ne disais que j'y ai rencontré des foules de choses splendides et qui n'ont pas vieilli. Ce romantisme chrétien dégage une chaleur d'émotion, un amour des hommes, une foi dans l'avenir, une tendresse de piété que ses détracteurs — tous bien médiocres — n'ont pu remplacer par rien. Toutefois, comme genre oratoire, il est un peu ahurissant. En rapportant les volumes à mon curé, j'avais mis des oreilles à quelques pages. Nous les relûmes ensemble. « Vous nous accusez de joindre le sabre et le goupillon pour en faire une *voûte d'acier impénétrable à l'air de la liberté !* » *ou cette description* fantastique de l'exégèse de Bossuet : « Il a la main droite posée sur le lion de Juda, et la main gauche sur l'agneau immolé avant tous les siècles ». Plus personne aujourd'hui ne se laisserait aller sans doute à ces extravagances d'imagination, mais le danger de l'enflure oratoire chez les prédicateurs n'est pas chimérique. Que voulez-vous ? Dans un Parlement la grandiloquence est vite ramenée au niveau de la mer. Les rires et les interruptions fusent dans l'hémicycle. En cour d'assises, un avocat peut bien essayer un peu de pathos à l'adresse du jury, mais il se sent contenu, surveillé, jugé par les magistrats, impassibles comme des statues de faïence sur leur siège et sereinement dédaigneux de toute cette éloquence sentimentale. Le prédicateur, lui, ne rencontre pas ces digues. C'est lui seul qui doit exercer la critique et le contrôle ; et la chose est malaisée. J'oserais demander humblement à nos prêtres de nous épargner ce qu'on appelle les « morceaux de bravoure », et de ne pas nous décrire, en termes de dithyrambe, des triomphes de l'Église, parfaitement imaginaires d'ailleurs. Je les vois encore devant moi, ces ar-

tistes du verbe résumant en quelques fresques violentes toute l'histoire de l'Eglise : un triomphe, deux triomphes, trois triomphes... une Eglise qui gagne à tout coup. Ruisselant du sang des martyrs, vêtue de pourpre comme une reine (?) elle sort des catacombes, où elle a passé trois siècles (?). Elle triomphe du paganisme, de ses autels et de ses écoles ; de ses dieux comme de ses philosophes. Elle apprivoise les barbares. Tolbiac, Clovis, saint Remi : Brûle ce que tu as adoré... Elle triomphe de l'Islam : Poitiers, Charles-Martel, les Croisades. Elle triomphe du Protestantisme, comme elle a triomphé du schisme des Grecs. François-Xavier, et « d'innombrables royaumes baptisés de sa main ». Elle triomphe des erreurs modernes, par les immortelles encycliques de ses Papes... Elle triomphera du communisme ; elle est vouée, condamnée dirait-on à triompher toujours et partout. In hoc signo vinces... « Galiléen, tu as vaincu ! »

Je vous jure que je n'invente pas et que je n'ai nulle envie de me moquer. Mais il nous est bien difficile à nous, les laïcs, qui connaissons tout de même un peu l'histoire du passé et qui vivons l'histoire du présent, de nous contenter de toutes ces glorieuses fanfares. Un de mes amis, après avoir entendu ce bulletin de victoire, me disait mélancoliquement : « Nous avons triomphé des musulmans, des schismatiques, des protestants... Encore un triomphe comme ça et nous ne serons plus personne ! »

L'irréel est, à mon sens, le plus grave écueil de la prédication. Et la phraséologie militaire est très vite irréelle quand on l'applique à la vie de l'Eglise ; car l'Eglise, me semble-t-il, doit d'abord lutter contre elle-même, contre le diable, bien actif dans chacun de ses membres, contre la paresse et l'orgueil et le pharisaïsme et tous les vices qui assaillent les « justes ». Qu'on laisse aux conquérants païens le « *Veni, vidi, vici* » et qu'on nous montre l'Eglise telle qu'elle est, cheminant douloureusement, *per passionem et crucem*, dans la nuit, portant dans ses bras l'unique trésor : l'espérance.

On peut être fort irréel en disant des choses très vraies. Il suffit de les habiller de termes incompréhensibles. Ici encore, il m'est arrivé, en écoutant des sermons, de crier silencieusement : « aïe ! aïe ! ». Les souvenirs me reviennent en foule. Un sermon sur la vertu de charité et qui, dès la deuxième phrase, s'embarquait dans la définition de l'« objet formel » des vertus théologales. L'objet formel ! du pur volapük pour l'auditoire tout entier. Un sermon sur le repentir, avec un exposé fort détaillé de la différence entre la détestation du péché et le regret du péché, et une distinction plus subtile encore entre la haine et la détestation. Le prédicateur affirmait que tout le protestantisme était né de l'oubli de cette distinction : haine du péché — regret du péché... ; et il nous enjoignait d'examiner de très près nos consciences pour ne pas confondre l'un et l'autre. Il y eut un jour aussi une dissertation fort savante sur l'objet formel de la foi

— toujours ce terrible objet formel ! —, qui n'était pas la vérité mais l'autorité. Et je ne parle pas de l'être contingent, à l'aide duquel on voulait nous prouver l'existence de Dieu ; ni des processions divines, ni de la grâce suffisante qui ne suffit pas, ni de la valeur impétratoire ou propitiatoire du sacrifice, ni de la foi morte qui est cependant vivante puisqu'elle agit, ni de la vision intuitive, ni du pain des anges que les anges n'ont jamais savouré... etc...

J'admets fort bien que tout cela soit expliqué dans des cours. Je comprends que la théologie, comme toute science, ait un vocabulaire technique. Mais avant d'entrer dans le sermon, ce vocabulaire, me semble-t-il, gagnerait à être quelque peu écossé. Un mathématicien peut bien parler à ses collègues de logarithmes, de cosinus, de vecteurs et de scalaires, mais il ne décharge pas tout cela, en vrac, sur des esprits non initiés. Objet formel? Formel? le public s'imagine que cet objet est impérieux comme une interdiction formelle. Et le « contingent » ne lui suggère que l'idée du recrutement militaire ou de la restriction du commerce.

J'oserais encore crier : aïe ! quand le prédicateur amène en témoignage la troupe anonyme des Pères de l'Eglise. J'ai fait un jour une petite enquête à ce sujet, après un sermon où, comme des figurants de théâtre, les Pères de l'Eglise étaient sortis deux ou trois fois de la coulisse. « Qu'est-ce donc que ces Pères de l'Eglise, avec lesquels notre curé semble être en relations si suivies ? » Les réponses ont été désarmantes. Les uns croyaient que c'étaient les curés des environs ; d'autres inclinaient à penser — textuel — que c'étaient les morts du cimetière. Quelqu'un, qui avait cependant achevé ses humanités dans un collège catholique, m'assura que les Pères de l'Eglise étaient les marguilliers ; et enfin un dernier, très sûr de lui, me dit que c'étaient les Rédemptoristes : ces bons Pères étant venus prêcher la mission.

Qu'on ne se méprenne pas sur la signification de mes bêlements. Je sais fort bien qu'il faut prêcher le dogme, comme on dit ; bien que ce mot très sec me paraisse un pauvre substitut de la vieille formule : prêcher la vérité divine. Je suis tout disposé à écouter un bon exposé doctrinal ; mais, pour l'amour de Dieu, qu'il ne soit pas tout simplement une tranche, coupée vaille que vaille, dans un vieux cours de séminaire. C'est la sauce qui fait le poisson.

Puis-je encore pousser un petit : aïe? J'abuse peut-être, mais songez qu'il y a plus de cinquante ans que j'écoute en silence. Crier un peu, une fois tous les demi-siècles, ce n'est pas excessif. Eh bien ! voici. Autour de moi j'entends pas mal de gens discuter les moyens de rétablir le contact entre l'Eglise et « les masses ». La première question à examiner serait peut-être de savoir pourquoi et comment il a été perdu ; ou s'il l'a été aussi radicalement qu'on le déclare. Mais enfin, le fait est que, pour rétablir le contact, j'ai vu des pré-

dicateurs descendre au niveau de la vulgarité, employer en chaire des expressions de caserne ou même de l'argot de corps de garde ; essayer de rendre le sermon populaire par des trucs de foire, et chercher le succès sans trop regarder aux moyens. La chose n'est pas neuve. L'histoire littéraire nous a gardé le souvenir des sermons macaroniques, facétieux ou bouffons. Je suis d'ailleurs tout à fait de l'avis de ce prédicateur qui m'a dit un jour que dans tous les sermons il fallait une ou deux fois faire sourire ou même rire sainement l'auditoire. Une tradition classique, solennelle, morose, facilement janséniste, nous a fait croire qu'un sermon devait toujours être vêtu de noir et s'interdire tout humour.

> L'Evangile à nos yeux n'offre de tous côtés
> Que pénitence à faire et tourments mérités,

écrivait, avec aussi peu de grâce que d'exactitude, le vieux Boileau.

Non, non ; si le sermon doit être réel, il faut qu'il n'ignore pas systématiquement le côté plaisant, comique parfois, de la réalité déconcertante qu'est la vie. Mais on peut être plaisant sans être débraillé ni vulgaire, et je ne crois pas qu'il faille choquer la moitié d'un auditoire pour obtenir un succès fort douteux chez l'autre moitié. Je ne veux pas multiplier les exemples ; j'ai cependant entendu un prédicateur, qui voulait rendre populaire la dévotion au Sacré-Cœur, s'écrier textuellement : « Le Sacré-Cœur, on en redemande, c'est le plat du jour ! » ; un autre, qui avait peut-être l'excuse de l'âge, se permettre ce calembour idiot : « Au ciel nous ne boirons plus du thé de Chine ou du Japon, mais du *Te laudamus* et du *Te benedicimus* » ; et cet autre encore, tonnant contre les modes féminines, les décolletages et les manches courtes, et rappelant que : pendant les chaleurs les viandes ne sont pas exposées ! Ce ne sont là que d'effroyables fautes de goût et de gros manques de tact. J'avoue être beaucoup plus mal à l'aise quand j'entends le prédicateur revenir avec insistance sur les problèmes de la vie sexuelle. Chez certains, on croirait presque à une obsession. Devant des auditoires très mêlés, où tous les âges sont confondus, je ne comprends pas la raison de ces développements détaillés. Ce que les gens savent à ce sujet, ils n'ont pas besoin de le réentendre ; et ce qu'ils ignorent, ce n'est pas dans un sermon qu'ils doivent l'apprendre. Si la chasteté est une libération, on ne l'éduquera jamais en se préoccupant anxieusement du sexe.

Je crains que trop souvent nos prédicateurs n'ignorent entièrement ce que nous, les fidèles muets, nous attendons d'un sermon. Il est vrai qu'ils ne nous l'ont jamais demandé. Ils potassent leurs discours dans des sermonnaires, vieux ou récents. Ils les arrangent à leur goût. Nous n'avons qu'à les entendre. Et, dès les premières phrases, je ne puis pas ne pas apercevoir le désaccord. On nous par-

le comme à des rebelles qu'il faut subjuguer ; comme à des indifférents qu'il faut secouer ; comme à des endurcis qu'il faut effrayer ; comme à des orgueilleux qu'il faut humilier ; comme à des satisfaits qu'il faut inquiéter. Nous sommes sans doute un peu tout cela, puisque nous sommes des créatures humaines ; mais avant tout, au-dessus de tout, passionnément, nous avons besoin d'une espérance. Presque tous, nous sommes comme des naufragés, oui ; même les jeunes, avec leur aplomb, sont loin d'être sûrs de leur avenir, et ils hésitent sur leur présent. Ce qu'il nous faut, c'est la vitamine ineffable de la confiance. Comment pourrions-nous croire à quelque chose si nous ne croyons pas d'abord en nous ? Et seule la révélation stupéfiante de l'amour de Dieu peut nous faire admettre que nous ayons une valeur.

Chers, très chers prédicateurs, je m'imagine que vous connaissez bien la « poire d'angoisse » et cette peur stupide et incurable qui nous assaille avant de parler en public. Dites-vous bien qu'en face de la vie et de ses lendemains bouchés, nous, vos auditeurs, nous éprouvons les mêmes anxiétés. Dites que nous sommes malades : c'est vrai ; que nous sommes irascibles, difficiles, mécontents, critiques : c'est encore vrai ; dites que nous sommes inconstants ou fantasques : nous ne le nierons pas. Nous vous donnerons raison. Mais ne nous prenez pas pour des méchants et moins encore pour des parfaits. Si nous étions l'un ou l'autre, nous ne viendrions pas vous entendre. Nous sommes faits d'argile, et la vie n'est pas commode. Ses chocs nous ont déjà bien écornés. Notre inconstance est celle des malades qui se tournent et se retournent sur leur lit de camp, parce que toutes les positions leur sont douloureuses. Pourquoi nous redire sans cesse que le monde va mal? pourquoi évoquer avec des détails d'apocalypse les catastrophes futures? pourquoi, oui, pourquoi persécuter les pauvres joies des enfants des hommes? Les gigolos des dancings ne sont pas au pied de votre chaire. J'y vois des mamans que les anges eux-mêmes admirent en secret : ne dites pas trop de mal des femmes, comme si elles n'étaient que des séductrices. Laissez là — car nous la connaissons par cœur — l'histoire de la pomme et du serpent. Nos exégètes avouent qu'elle n'est pas encore tout à fait claire. Et songez surtout, dites-nous, répétez-nous qu'au pied de la croix il y avait trois femmes fidèles pour un seul homme. La proportion s'est maintenue. Ne soyez pas misogynes. Votre célibat vous l'interdit.

Nous attendons de vous des mots d'espérance éternelle. Ne nous dites pas que les temps sont mauvais. S'ils le sont, nous le saurons bien. Ne nous dites pas qu'autrefois tout était beaucoup mieux. Les morts ne se lèveront pas pour protester, mais nous connaissons un peu l'histoire ; et les « âges de foi » dont on nous parle, nous savons bien qu'ils n'ont jamais existé. Et puis, laissez-moi vous le dire, très

chers prédicateurs, quand vous diagnostiquez les maux du temps présent, il nous semble, à nous, que vous vous arrêtez à des symptômes bien futiles et que vous ne voyez pas assez en profondeur. Que d'éloquence perdue à stigmatiser les modes! Ne pensez-vous pas qu'avant de nous occuper des dames qui n'ont pas de bas parce qu'elles ne veulent pas en mettre, nous devrions nous intéresser aux milliers de pauvres femmes qui veulent en mettre et qui n'en ont pas? Les danses et les plages, surveillons-les sans doute ; mais le paupérisme, la maladie, la sous-alimentation, ce sont cependant des fléaux bien autrement tragiques. Les manches sont peut-être trop courtes, mais c'est surtout le manteau de la Sainte Eglise qui est trop court, puisqu'il n'abrite dans ses plis, après dix-neuf siècles de sermons, que la sixième partie du monde.

Savez-vous qu'il n'est pas facile pour un chrétien de vivre d'espérance, car vivre d'espérance c'est vivre à crédit et les crédits non renouvelés s'épuisent.

Est-ce que nous ne pourrions pas nous entendre dans une compassion mutuelle? Vous méritez la nôtre ; ne nous refusez pas la vôtre, et, par pitié pour nous, le troupeau des fidèles, donnez-nous la grande vision de l'espoir chrétien.

Ce que nous cherchons quand nous allons vous entendre, ce n'est pas une simple leçon : nous la trouverons beaucoup plus facilement dans un livre. J'ajoute que ce n'est pas même un exemple. Un exemple ? de quoi ? L'exemple que vous nous donnez, c'est celui de votre vie et non celui de vos discours. Nous savons très bien que vous nous prêchez souvent des vertus que vous ne pratiquez pas. Seuls des sots pourraient s'en scandaliser. S'il n'y avait que les saints pour avoir le droit de parler de la sainteté, ils ne raconteraient qu'eux-mêmes. Et qui donc nous parlerait du Paradis si, pour en dire quelque chose, il fallait d'abord y être monté? Le prédicateur qui s'offre en modèle de la perfection qu'il propose commet une sorte d'obscénité. Ne parlez pas de vous, ni de vos vertus, ni de vos défauts, mais, comme Ezéchiel, essayez de rendre la vie et le mouvement aux squelettes éparpillés de nos meilleurs désirs. N'ajoutez rien au fardeau de nos déceptions et que vos sermons ne nous versent aucune amertume.

J'ai entendu un prédicateur exposer la parabole inouïe de l'enfant prodigue. Hélas! persuadé qu'il devait avant tout humilier des pécheurs, il s'étendit avec complaisance sur cet aliment de pourceaux, ces gousses, dont le malheureux débauché souhaitait faire sa nourriture. *Cupiebat implere ventrem suum de siliquis porcorum.* Il rythmait chaque paragraphe de son discours par la répétition de ces mots latins, qu'il traduisait fort crûment. Il voulait sans doute inspirer aux impudiques l'horreur de leur état. Au moins, c'est ce que je suppose. Mais, de la conclusion de la parabole, de la tendresse

du père de famille, de la grande fête du retour avec le veau gras et la musique... pas un mot!

En sortant, je pensais : voilà qui s'appelle brider le cheval par la queue, ou présenter le couteau par la pointe ! Ce jeune homme là-bas, près de la statue de saint Antoine, du côté de l'Evangile, je sais bien qu'il a une liaison amoureuse. Il est venu cependant à l'église écouter un sermon. Quelle nostalgie divine, quelle détresse inquiète l'y a poussé ? Il espérait un mot de lumière, une bouée de sauvetage lancée vers lui, un motif de ne pas tout abandonner. On lui a répété qu'il était au rang des animaux immondes. Et après ? Il le savait déjà ; il ne le savait que trop. Si on lui avait montré, grandes ouvertes, les portes de la réconciliation, de l'innocence recouvrée, et les deux bras tendus du Père des miséricordes ?

Voyez, c'est peut-être un peu impertinent ce que je vais dire, mais je suis sûr que c'est vrai. Vous ne cessez pas de nous rappeler nos devoirs et nos manquements au devoir. Vos sermons cheminent, appuyés presque toujours sur ces deux béquilles. Eh bien! au fond, il n'y a rien de plus facile que de proposer le devoir, et distribuer des reproches ne coûte rien. Des règlements, nous en voyons partout, jusque dans les trams, dans les salles d'attente et dans les cafés de village. Et la police ou les gendarmes sont partout pour nous convaincre que les sanctions suivent les délits. Ce qui est difficile, ce qui est proprement divin, c'est de nous donner le goût du devoir et d'éveiller en nous le désir de la générosité. Et le goût du devoir, de quelque nom qu'on l'appelle, est un amour. Mes chers prédicateurs, faites-nous donc aimer Dieu, ou plutôt aidez-nous à croire à son amour. L'homme qui se détourne de Dieu s'est d'abord détourné de lui-même. Vous ne réussirez pas à garder nos chrétiens, si vous commencez pas vous défier d'eux. Toute prédication doit être tonifiante, car nous sommes des faibles et des perplexes, et la plupart de nos défauts sont des réactions de carence. Excusez-moi, j'oublie mon rôle et je me mets moi-même à esquisser un sermon.

Je reviens à mon sujet. Je m'assieds de nouveau en esprit au milieu d'un auditoire silencieux. On va nous parler des choses éternelles, c'est-à-dire, au fond, des seules choses qui soient toujours actuelles. Toutes les autres éloquences se flétrissent et se fanent. Qui donc, sauf des potaches ou des philologues, s'occupe encore de relire le *Pro Archia*, les Olynthiennes, ou le Discours pour la Couronne? Nous avons abandonné tout cela avec les exercices du collège. Et qui s'occupe encore des discours parlementaires? Qui donc relit Mirabeau, ou Guizot ou lord Salisbury ou Woeste? Toutes ces discussions sur le budget ou la politique n'intéressent plus personne. Elles n'ont eu qu'un jour de vie. Si parfois on y revient, c'est parce que, dans les questions éphémères d'actualité, il y a malgré tout des éléments de vérité éternelle. J'avoue pour ma part que le

seul discours profane que je puisse relire, c'est celui d'Antoine, au IIIe acte de Jules César de Shakespeare. Et encore ! ce n'est pas du tout par intérêt pour Brutus ou Cassius, mais pour la manœuvre oratoire, pour cette souplesse féline, qui est de tous les temps et qui suscite des complicités admiratives, même chez des gens qui se croient passablement vertueux.

Vous, les prédicateurs, vous êtes spécialisés dans les thèmes éternels. Laissez dire les sots qui en concluent que vous êtes condamnés à être ennuyeux et à vous répéter sans cesse. L'éternel ne vieillit jamais. Il est un peu comme le souci de la santé, qui intéresse tout le monde. Ne pensez pas que vos sermons seront plus attirants parce que vous les transformez en chroniques du jour ; parce que vous utilisez les dernières nouvelles des quotidiens ; parce que vous faites des allusions aux romans à la mode ou aux « créations » de Hollywood. Nous n'allons pas chercher auprès de vous ce que nous trouvons partout ailleurs. N'essayez pas les concurrences. Vous seriez toujours battus. Personne ne peut vous faire concurrence. Vous avez un monopole bien établi. Parlez-nous du règne de Dieu, ouvrez nos yeux à l'invisible ; et nous, les hommes d'un jour, ancrez-nous dans l'éternel.

Je vous assure qu'il y a moyen de réussir tout cela. Vous ne soupçonnez peut-être pas l'immense bonne volonté de vos auditoires. Vous ne savez pas à quel point elle vous fait crédit et quelle est sa déception quand elle s'aperçoit que vous êtes allé chercher de belles idées dans des livres, au lieu de lui servir la parole vraie, qui vient de vous, et qui est comme le bon pain, sans prétention, offert à tous, et que personne ne dédaigne.

J'ai déjà dit que je souffrais d'un vilain travers et que je me transportais volontiers dans la tête d'autrui, pour deviner ce qui s'y passe, au lieu de rester humblement dans la mienne. Je suppose que cette manie d'émigration tient à ce que mon esprit n'est pas fort meublé. On ne demeure pas volontiers dans une chambre sans table, ni chaise, ni bibliothèque, ni piano, ni radio, ni téléphone... Eh bien ! en vous écoutant, vous, mes excellents prédicateurs, que de fois je me suis installé sournoisement dans votre propre tête. Je vous devine, j'essaie de comprendre ce que vous êtes avant même de comprendre ce que vous dites. Vous nous prenez pour une sorte de jury d'examen, parce que nous sommes là, impassibles et silencieux. C'est une grosse erreur. Nous ne désirons que collaborer avec vous. Vous croyez que nous sommes sévères et exigeants. Autre erreur. Nous sommes l'auditoire le plus indulgent, trop indulgent peut-être, puisque jamais nous ne vous avons coupé la parole. Vous croyez que vous n'êtes pas « à la hauteur de votre sublime ministère », et c'est pour cela que vous allez fouiller des sermonnaires ou que vous vous cuirassez avec les formules d'autrui. Ministère sublime ! oui, oui, tant que vous le voulez ;

mais pas plus sublime que de conférer le baptême, de dire la messe, ou de bénir un mariage : toutes choses que vous faites sans angoisse et sans cauchemar. Sachez bien que, lorsque vous commencez votre sermon, nous avons déjà fait plus de la moitié du chemin à votre rencontre. L'essentiel c'est de ne pas manquer le rendez-vous. Et vous ne le manquerez jamais si, au lieu de tant songer à la sublimité de votre ministère, vous laissiez tomber sur nous quelques mots de bonté compréhensive et sincère. Vous croyez que votre grande besogne est de vaincre nos résistances. Mais ceux qui vous résistent ne sont pas là à vous écouter. Nous, vos auditeurs, nous sommes peut-être très faibles et très insignifiants et pas très malins, mais nous ne sommes pas des rebelles. Dites-nous doucement ce que Dieu attend de nous et ce que nous pouvons attendre de Dieu. Vos paroles tomberont sur des sillons bien préparés et largement ouverts. Mais, je vous en conjure, parlez comme parlent les hommes. N'ayez pas peur de dire qu'il y a des choses que vous ne comprenez pas ; qu'il y a des problèmes devant lesquels vous hésitez. Ne jouez pas à l'oracle. Ne prédisez pas avec assurance l'avenir, bon ou mauvais, dont Dieu n'a révélé à personne le secret. Ne condamnez pas ceux que le Juge unique n'a pas encore condamnés. Ne jetez sur personne du mépris ou de la haine. Hélas ! j'en ai entendu de ces prédicateurs rexistes, faisant écho à la propagande furibonde de nos paranoïaques. Le Christ-Roi, par une liberté presque sacrilège, était mêlé à toutes ces violences ; mais le règne de Dieu n'en a guère été avancé. Je crois bien que, dans les Béatitudes, ce sont les pacifiques qui seront appelés les enfants de Dieu. Ne semez pas la panique. Ne triomphez pas des misères du monde, comme si elles vous donnaient raison. Ne croyez pas aux panacées, non pas même à la vertu comme remède universel. Quand nous serons tous très vertueux, la vie sur la terre sera encore un très gros problème, et les fossoyeurs ne manqueront pas de travail.

Voilà ma confession terminée. Si le sermon est une chose bien difficile, ne compliquons pas sa difficulté par des obstacles arbitraires. Toute œuvre d'art requiert au moins deux artistes : celui qui l'exécute et celui qui l'admire et la comprend. Ce qui est vrai de l'œuvre d'art est vrai aussi de l'œuvre d'éducation, de l'œuvre de guérison, de l'œuvre d'apostolat. Jamais je n'ai plus estimé ni aimé mes pasteurs que lorsqu'ils avaient réussi à me donner, au nom de Dieu, un peu plus d'estime et d'amour de moi-même. Car le grand mal, dont meurent beaucoup d'entre nous, c'est tout simplement le refus de vivre.

SILENS.